

ARTE PLUMARIA¹

LES PLUMES

LEUR VALEUR ET LEUR EMPLOI DANS LES ARTS AU MEXIQUE,
AU PÉROU, AU BRÉSIL, DANS LES INDES
ET DANS L'Océanie.

Un vieux missionnaire, dont Chateaubriand s'est plu à rappeler le style charmant, en l'égalant à celui de Bernardin de Saint-Pierre, a comparé les oiseaux qui vivent sous le climat des tropiques, à des fleurs célestes qui viennent visiter les fleurs de la terre. Les Mexicains sont allés plus loin : ils en ont fait parfois des divinités et l'on a vu le dieu Ara vénéré au Mexique et au Pérou, comme un puissant Messager du Ciel.

Essayons de rappeler ici tout ce que les peuples qui vivent sous les tropiques sont parvenus à faire de la dépouille étincelante de certains oiseaux, retraçons en quelques mots les secours qu'ils ont obtenus de ces plumes si brillantes ou si délicatement colorées, pour en faire des mosaïques éphémères qui furent admirées même au Vatican, à côté des tableaux des grands maîtres qu'ils reproduisaient; faisons connaître enfin une industrie charmante qui n'est guère pratiquée aujourd'hui que dans l'Empire du Brésil, la patrie des oiseaux splendides. Rien de ce qui touche de loin ou de près aux arts ne doit être oublié, rien ne doit être omis dans l'histoire de l'ornementation des peuples. Une fleur sauvage d'ailleurs n'est point à dédaigner parce que l'horticulteur ne lui a pas encore donné tout son développement ou ne l'a point parée de tout l'éclat qu'elle doit avoir un jour. Les plumes riches (*Plumas ricas*), comme on disait jadis à Mexico et à Lima, ont

1. Nous empruntons ce titre espagnol au grand ouvrage du F. Juan de Torquemada sur le Mexique (V. t. III, p. 210); il caractérise en deux mots une branche inconnue de l'Art que, pour la première fois, nous allons essayer de faire connaître.

rempli jadis, dans le pays de l'or et des pierreries, un rôle qu'il ne faut pas d'ailleurs laisser ignorer.

I

LA PLUME DEVENUE BILLET DE BANQUE,
SA VALEUR INTRINSÈQUE CHEZ CERTAINS PEUPLES AMÉRICAINS.

Qui le croirait, si un pieux évêque ne venait point nous l'attester¹, c'était jadis dans le pays des émeraudes, des topazes et des chrysolithes que les plumes éclatantes des reflets dorés du Quetzal, ou de la pourpre de l'Ara, avaient une valeur monétaire égale, si ce n'est même supérieure, aux gemmes les plus recherchées. Celles-ci se trouvent à grand'peine, en creusant la terre, ou en creusant le sable, les autres étincellent dans les airs et se font admirer parmi les fleurs; ces deux objets, si difficiles à obtenir et si recherchés des hommes, étaient réservés surtout pour la parure des dieux et des rois, mais on donnait dans Mexico la préférence sur l'or au plumage du Quetzal, parce qu'il semblait que ce fût un messenger divin.

Quand il s'agissait de contracter une importante opération financière, ou même de ratifier un traité, les Ministres de Montézuma ne trouvaient rien de plus précieux à stipuler que la remise de certains fascicules de plumes surdorées, recueillies dans les contrées favorisées des dieux et qu'avait jadis civilisées le grand Quetzalcoatl, qu'on appelait autre part Votan ou Zamna.

Tout aussi légers que nos légers billets de banque, plus faciles à détruire peut-être que ce fragile papier dont on les fabrique à Londres et à Paris, ces plumes à valeur monétaire circulaient jadis dans les cités de l'Anahuac, comme une monnaie parfaitement acceptée. L'Afrique a les Cauris qu'on lui envoie des Maldives; certaines populations n'ont pas dédaigné l'emploi d'un cuir travaillé comme monnaie. Plus jeunes peut-être, si l'on compte les progrès de leur civilisation, plus poétiques à coup sûr, si l'on se donne la peine de pénétrer leurs symboles, les Mexicains voyaient chaque jour, dans les airs, le soleil dorer de ses rayons leur valeur monétaire : les Tangaras, les Souimangas, les Coli-

1. Voyez Antonio de Lorenzana, *Historia de Nueva España escrita por su esclarecido conquistador Hernan Cortes, aumentada con nuevos documentos y Notas*. Mexico, 1770, in-4° fig. Les figures symboliques de ce traité sont gravées au bas des pages. Cet archevêque occupait le siège de Mexico, en 1766, et il mourut le 18 avril 1804. C'était un prelat d'une rare instruction.

bris et tant d'autres charmants volatiles représentaient, à leurs yeux charmés, ce qu'il y avait de plus précieux sous le ciel. Les experts chargés d'un tel office constataient le prix de ces fascicules de plumes brillantes. Un ancien historien descendant des rois, qui vécut durant la plus grande portion du xvi^e siècle, Tézozomoc nous apprend que les plumes les plus précieuses que l'on connût à cette époque étaient désignées sous des noms bien peu euphoniques pour nous : on les divisait en quatre espèces : les *Cuauhquechol*, les *Ziuhlototl*, les *Tzinitzean* et les *Zacuan*¹. Nous supposons cependant que ces plumes, toute merveilleuses qu'elles pouvaient être, avaient moins de prix que celles du Quetzal, cet oiseau quasi divin du Yucatan, dont le plumage vert émeraude surdoré offre aux yeux tant d'élégance et une teinte si harmonieuse. La vie de cet oiseau charmant était protégée par les lois de l'Empire, et un châtiment sévère attaquait l'imprudent qui essayait de lui ravir la liberté.

Pas plus que certaines nations de l'antiquité, en tête desquelles il faut placer les Égyptiens, les peuples de l'Anahuac ne possédaient aucun système monétaire régulier. Pour dire ici toute la vérité sur la valeur qu'on pouvait accorder aux plumes précieuses par leur rareté comme moyen d'échange, nous pouvons ajouter qu'un certain nombre d'objets ravis aux forêts lointaines ou aux montagnes, telles que les peaux de Jaguar, ou les fourrures moins recherchées du *Puna* (ce lion bien connu du nouveau monde) avaient une valeur intrinsèque qui les faisait admettre sur les *tianguetz*, ou les marchés de Mexico, comme moyen d'échange. En une foule de circonstances, les valeurs métalliques n'étant pas en usage au Mexique, au Yucatan ou dans le Guatemala, on payait les gens en nature, et il est prouvé que les plumes employées journellement à une ornementation splendide, offraient un moyen de rémunération plus facile, plus commode surtout, que des objets d'un volume plus considérable ou d'une pesanteur qui ne permettaient que difficilement de les déplacer. Certaines graines comestibles, des espèces de grelots retentissants, de la poudre d'or renfermée dans des tuyaux de plumes, se prêtaient aisément aux échanges, mais leur valeur n'était point assez élevée, pour qu'on en fit immédiatement des paiements considérables. Quelques plumes rares y suppléaient. Pour offrir ici deux ou trois preuves de ce que nous affirmons, nous rappelons qu'au moment où le jeune Acayotl, successeur de Mon-

1. Voyez *Histoire du Mexique*, par D. Alvaro Tézozomoc, trad. sur un manuscrit inédit par Henri Ternaux Compans, t. I, p. 244. Tézozomoc, exact jusqu'à la minutie, prolongea sa carrière jusqu'en 1598.

tézuma, se fut rendu vainqueur des peuples insolents qui, comptant sur son inexpérience, vinrent l'attaquer dans Mexico dont ils n'étaient séparés que par quelques lieues, ce fut par des faisceaux de plumes précieuses qu'ils se rachetèrent. Lorsque le grand Netzahualcoyotzin, le Salomon de l'Anahuac, commandait quelques-uns de ces objets d'art magnifiques qui ont illustré son règne dans Tetzcuco, il faisait bien remettre à l'architecte ou au statuaire qu'il avait employé un certain nombre de sacs remplis d'amandes de cacao, mais il y joignait presque toujours des faisceaux de plumes, si l'objet admiré était vraiment un chef-d'œuvre : c'était par des pierreries ou par des plumes précieuses qu'il pouvait seulement s'acquitter. On a vu sous le roi Axayacotl des prodiges de libéralité en ce genre et de grands artistes ont été récompensés de cette façon. C'était sans aucun doute une richesse bien éphémère : les statuaires et les Amantecas de l'Anahuac s'en glorifiaient.

La valeur monétaire des plumes s'est envolée durant la conquête ; celle que représentait l'onctueuse amande du *Cacahuatl* a grandi au contraire ¹, à mesure que les Espagnols envahissaient le territoire des Aztèques, et elle s'était si bien développée sur certains marchés au xvi^e siècle, que cette même valeur ne s'est point complètement abolie ; le *Cacao-monnaie* circule encore en quelques endroits, à peu près comme les Cauris servent d'appoint dans certains marchés. Nous allons abandonner cette curieuse question aux économistes, mais nous demandons la permission à nos lecteurs d'y joindre encore quelques détails.

Le cardinal Lorenzana, dont nous avons déjà invoqué le témoignage, est à peu près le seul auteur que nous ayons vu établir approximativement la valeur des plumes recherchées par toutes les populations Aztèques, et que mentionnent d'ailleurs les manuscrits à figures hiéroglyphiques des Mexicains. Tous les dignitaires ecclésiastiques ne l'imitèrent malheureusement pas, et nous en saurions bien davantage sur la valeur réelle des plumes de luxe, si le premier évêque des régions conquises par Cortez, eût été animé des sentiments de tolérance qui, au xviii^e siècle, devinrent la base d'une conduite pleine de concilia-

1. Il fallait au Guatemala 200 noix de cacao pour faire un real. (Voyez Ternaux Compans, *Histoire du Guatemala*, par Palacios, p. 15). On s'était si bien habitué peu à peu à ce genre de monnaie, que d'habiles faussaires indiens firent prendre le change aux plus habiles. Le vice-roi Mendoza se plaignit même à Charles-Quint de la fabrication de cette fausse monnaie végétale. Du Mexique et du Guatemala, le cacao-monnaie se transporta dans les régions voisines de l'Amazonie. Il avait cours naguère sur certains marchés du Pará.

tion. Le pieux Zummaraga n'était certainement ni sans grandeur ni sans charité, mais il avait été témoin des épouvantables splendeurs de Mexico (pour nous servir ici du mot de Montaigne); il fut sans pitié, malgré son profond savoir, pour une religion qui immolait annuellement tant de victimes, et s'il fit briser des milliers de curieuses idoles, il livra aux flammes des pyramides de manuscrits. N'hésitons pas non plus à supposer que les légers trésors de Montézuma et de Netzahuacoyotlzin ne furent pas épargnés par lui davantage; ils étaient trop bien consacrés aux yeux des populations par une poétique croyance religieuse, pour que les splendides ornements auxquels ils servaient trouvassent grâce aux yeux du prélat.

Signalons d'abord un fait établi par l'indulgent Lorenzana, c'est que les impôts royaux, de quelque nature qu'ils fussent et de quelques régions de l'empire qu'on les vît arriver, étaient habituellement surmontés d'une plume-étiquette, comme pour démontrer à la première vue leur provenance réelle et peut-être leur valeur.

Les plumes, dont se composaient les faisceaux de plumes en circulation, étaient religieusement comptées. On les réunissait selon leur coloration, et en tenant compte des espèces d'oiseaux auxquels ils appartenaient. Presque toujours ils figurent parmi les tributs les plus estimés, expédiés au chef de l'empire. Sous la dénomination d'*Ontzozitli Quetzalli*, on voit figurer par exemple deux faisceaux composés chacun de huit cents plumes vertes surdorées, qu'on peut supposer être des gerbes exceptionnelles réservées au chef de l'empire. — Divers oiseaux préparés selon le mode employé parmi nous, démontrent que certaines peaux plus ou moins brillantes se conservaient dans leur intégrité. En général, les faisceaux sont soigneusement étiquetés. Il y a les *Cenzontli-Xuitotl* qui se composent de quatre cents plumes d'azur; les *Cenzontli-tozli*, d'autant plus recherchés, après les plumes bleues, qu'ils brillent de beaux reflets métalliques. Les *Cenzontli Tlavezechol* ne sont guère moins estimés; toutes les plumes qui en forment la réunion sont du plus bel incarnat; on trouve enfin mentionnés d'autres faisceaux de plumes vertes, mais elles sont bien loin d'entrer en comparaison avec celles qui se parent des teintes brillantes des Trogons, et qui proviennent du Quetzal, oiseau vraiment sacré. Nous supposons que ce sont simplement des plumes de perruches ou de vulgaires perroquets. Que dire après cela des *Cenzontli-xuh-tototl* formant un ensemble de quatre cents plumes bleues? Nous supposons, non sans quelque probabilité d'être dans le vrai, que l'Ara Canidé les a fournies. Nous

abrégeons la liste et pour cause : une plus longue nomenclature, à laquelle nous ne pouvons joindre malheureusement les noms consacrés par la science, serait superflue, cette liste ne nous fournirait, d'ailleurs, qu'une série de noms vraiment terribles à faire revivre pour le commun de nos lecteurs, sans leur rien offrir comme dédommagement de l'effet guttural auquel ils se seraient condamnés pour les prononcer correctement. Le charme qu'on peut trouver à se rappeler tant de livrées brillantes, disparaît dès que l'on invoque le secours des noms mexicains. Ce qui reste de plus positif et de réellement acquis à la science, c'est que, dans l'empire du Mexique, les plumes brillantes de certains oiseaux étaient assimilées, comme valeur vénale, aux pierres les plus éclatantes ¹.

II

MANUFACTURE DE PLUMES ÉTABLIE A MEXICO, AU TEMPS DES ROIS AHUITZOL ET MONTÉZUMA II. — LA MAISON DES OISEAUX, ÉTABLISSEMENT QU'IL NE FAUT PAS CONFONDRE AVEC LA VOLIÈRE ROYALE, CONSACRÉE AUX OISEAUX D'UN PLUMAGE ÉCLATANT.

Lorsqu'on a sous les yeux un beau livre du xvi^e siècle, qui raconte pour la première fois à l'Europe les conquêtes presque fabuleuses de Fernand Cortez, on est frappé de surprise à la vue d'un plan de la ville de Mexico, dessiné à grands traits, mais dans lequel rien de ce qui constituait la splendeur de la grande cité n'a été omis ². Là, après avoir remarqué le vaste autel, sur lequel vingt mille victimes étaient sacrifiées annuellement au terrible Dieu de la guerre Witzilopuchtli, on voit un autre bâtiment bien moins redoutable, c'est le palais des animaux, *casa animalium*, où des sages étudiaient la nature, et où trois cents serviteurs du grand Montézuma, soignaient des milliers de quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles pour le compte du souverain des Aztèques.

En l'année 1520, l'Europe ne possédait aucune institution que l'on pût comparer à un pareil monument, et en ce qui regarde Paris, la fosse aux lions du palais des Tournelles, creusée déjà au temps du

1. Voyez dans les *Cartas de Cortes*, pub. en 1770, par D. Fray Antonio Lorenzana, archevêque de Mexico, le chapitre intitulé : *Cordillera de los pueblos que antes de la Conquista pagaban tributo a el Emperador Muctezuma*, avec figures.

2. *Præclara Ferdinandi Cortesii de Nova maris oceani Hispania narratio, Sacratissimo, ac invictissimo Carolo romanorum imperatori semper augusto... Anno Domini M. D. XX transmissa. Anno Dñi, M. D. XIII, in-fº*. Voyez la grande planche représentant le plan de Mexico.

bon roi Charles V, n'eût fait qu'une bien faible figure auprès de ces vastes bâtiments voisins, d'ailleurs, d'une splendide galerie revêtue intérieurement de plaques d'or et étincelante de perles et de pierreries, où le sage Ahuitzol, dont le règne précéda celui de Montézuma, venait déjà méditer sur les merveilles de la nature.

Ce qui se passait dans la vaste ménagerie de Mexico n'est certainement pas d'un égal intérêt pour tout ce qui se rapporte au sujet spécial qui fait l'objet de ce petit traité. Nous passerons à côté des loges gigantesques, où l'on avait renfermé les couguars ou pumas, que les Espagnols comparaient aux lions, et nous ne nous étendrons point davantage au sujet des jaguars, qu'il comparaient bénévolement aux tigres d'Asie. Nous laisserons ces terribles animaux pousser leurs rauques miaulements, qui se mêlaient parfois aux sinistres clameurs des victimes humaines qu'on immolait non loin de là, pour nous occuper d'un sujet plus aimable. Ce paragraphe de notre article sera exclusivement consacré aux immenses volières du roi Montézuma, et dans cette description, ce sera par un descendant des rois du Mexique que nous nous laisserons guider, en faisant usage parfois de ses propres expressions ¹.

Fernand Alba Ixtlilxochitl savait, en effet, par tradition, ou avait vu par lui-même, ces incomparables volières qui n'étaient point formées seulement dans un but de curiosité, mais dont les habitants ailés étaient nourris dans un but d'utilité artistique, si l'on peut se servir de cette expression. C'étaient en grande partie les volières de l'empereur Montézuma, de même que celles du roi Netzahuatlcoyotlzin qui fournissaient aux splendeurs de l'*Arte plumaria*.

Un vieil historien, dont le nom est plus connu que celui de la plupart des chroniqueurs signalés ici, Lopez de Gomara, signale en termes positifs les deux grandes divisions adoptées pour les splendides localités consacrées à l'élève des oiseaux. De sa description dont on ne doit pas soupçonner l'exactitude, on peut conclure que certains oiseaux de rivage étaient parqués à l'air libre, et que, pour que rien ne nuisît à la beauté de leur parure, on apportait un soin particulier à la nature des eaux dans lesquels ils devaient se baigner. Dix étangs environ leur étaient consacrés dans les jardins du palais ², et des poissons de qua-

1. Voyez D. Fernando d'Alva Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques ou des Anciens Rois de Tezcuco*, t. I, pub. par Ternaux Compans.

2. Voyez pour la synonymie de ces oiseaux le traité intitulé : Swainson (Williams) *A selection of the birds of Brasil and Mexico*. London 1841, in-8°, fig.

lités diverses étaient destinés à leur nourriture. « On vidait ces étangs autant qu'il est nécessaire, on prenait ce soin pour conserver le plumage de ces volatiles dans toute leur propreté. On y voyait un si grand nombre d'oiseaux de toutes sortes, que les curieux en étaient émerveillés. » C'était là sans doute que se promenait cet élégant Ibis écarlate (*Ibis rubra*), dont les ailes brillantes étaient si recherchées parmi les monceaux de plumes réunis pour les présents d'apparat. C'était là encore que se tenait, dans une immobilité majestueuse, cette belle spatule rose, dont on admire les teintes adoucies, puis la blanche aigrette dont rien n'avait terni la pureté native. Jamais une nourriture abondante ne manquait à ces magnifiques oiseaux. Le vieil historien a soin de nous faire remarquer que cette nourriture était choisie avec un soin particulier. A ceux, par exemple, auxquels les substances végétales étaient nécessaires par leur nature, on fournissait des grains divers, du maïs ou *Cenili*, des espèces de haricots ou *frisoles*, des fèves et plusieurs autres grains. Sous ce rapport, Mexico était admirablement situé pour approvisionner les jardins consacrés aux oiseaux, puisque la cité était baignée par un lac d'eau douce et par un lac d'eau salée, et que les champs du voisinage étaient d'une fertilité incomparable. — Dans ce vaste établissement qui s'élevait sur l'emplacement du couvent de San Francisco, l'ovologie était l'objet d'un soin tout particulier : les petits venaient-ils à éclore loin de leurs parents, on en prenait un soin admirable. Il faut bien l'avouer cependant, ces soins aboutissaient à une cruelle opération. Ces tristes prisonniers, réunis de bonne heure en cage, étaient réservés pour augmenter l'opulent matériel des Amantecas ou Artistes en plumes. Gomara nous avoue qu'il y avait aussi dans ce grand établissement des *gardiens plumeurs*, chargés de dépouiller ces charmants volatiles de leur riche parure, « car, ajoute-t-il, on en faisait des manteaux précieux, des tapis, des rondaches, des panaches brillants, des chasse-mouches, et beaucoup d'autres objets garnis d'or et d'argent dans la plus grande perfection. »

La vraie *maison des Oiseaux*, soumise au même régime, constituait néanmoins un édifice à part, s'élevant à plusieurs étages. On peut supposer qu'on y élevait des oiseaux qui souffrent moins que d'autres de leur captivité, car Gomara nous affirme qu'on y nourrissait des Aras et d'innombrables perroquets, on sait que ces derniers oiseaux constituaient à eux seuls la parure de presque tous les Indiens, mais il y avait aussi des oies grises, *anzaras pardas*, des oies blanches, et probablement on y avait réuni également les tribus si variées des canards amé-

ricains que notre historien désigne sous un nom inexact. Les faisans aux riches plumages, qu'on se procurait dans les vastes forêts d'alentour, occupaient dans la maison des oiseaux des compartiments particuliers.

Ce que virent les Espagnols en ce genre dut certainement les émerveiller, car Séville avec toute sa pompe ne possédait rien en ce genre, et Ferrare n'avait encore ouvert aux savants italiens aucun de ces établissements publics tels que les rêvait Brassavola ¹, le premier qui institua dans son pays un de ces grands établissements horticoles qui devaient bientôt être suivis de ces grands musées d'histoire naturelle sans lesquels il ne saurait être pour la science de véritables progrès.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a dit en termes excellents: «Chasseurs et pêcheurs, les peuples primitifs sont sans cesse en présence de la nature; leur subsistance, leur conservation sont au prix d'une connaissance exacte des êtres vivants qui sont à leur portée. S'ils deviennent pasteurs, s'ils commencent à cultiver le sol, c'est un nouvel ordre de faits qui se déroule devant eux: leurs rapports avec le monde extérieur s'étendent et avec eux les notions dont ils ont besoin. La première histoire naturelle, c'est l'ensemble de ces notions toutes pratiques, sur les animaux qui entourent l'homme, les uns ses ennemis, les autres sa proie.» Il suffit, en effet, d'avoir vécu quelque peu au milieu des nations indiennes, pour avoir remarqué combien d'animaux ravis aux forêts et aux plaines font partie de la tribu, fût-elle errante... Si, comme nous devons le faire ici, nous nous bornons aux oiseaux dont on doit obtenir une parure éclatante, nous rappellerons que, dans toutes les forêts de l'Amérique du Sud, les peuples sauvages dont nous venons de parler, trouvaient moyen de s'emparer d'innombrables espèces d'Aras, de perroquets ou même de perruches, dont les plumes avaient à leurs yeux, comme aux yeux du roi Montézuma, une valeur exceptionnelle qu'ils appréciaient d'après l'éclat varié à l'infini qu'offraient à leurs yeux certains plumages. Chez les Tamoyos par exemple, qui se considéraient encore, vers le milieu du xvi^e siècle, comme les dominateurs absolus de la baie de Rio de Janeiro, des chants d'admiration étaient consacrés exclusivement à célébrer la beauté de l'Ara bleu qu'ils nommaient le

1. Voyez Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire naturelle générale des règnes organiques*, t. I, p. 38.— Antoine Musa Brassavola, qui poursuivit sa carrière jusqu'en l'année 1570, était né en 1500; il peut être considéré comme le fondateur des musées d'histoire naturelle.

Canindé, et ce n'étaient pas certainement des observateurs sans poésie que ces mêmes Indiens, quand ils désignaient l'oiseau-mouche ou le colibri, si abondant alors dans leurs campagnes, par le nom de *Guaynumbi*, qui signifie dans leur langage le rayon du Soleil !

Ces étranges naturalistes, qui, par un seul mot, caractérisaient ainsi l'objet de leur admiration, ne s'en tenaient pas croyez-le bien à de simples paroles; ils se mettaient peu en peine *du noir sur du blanc qui parle* (ainsi désignaient-ils nos livres); c'étaient en histoire naturelle d'audacieux novateurs.... Ceux de ces Indiens qui habitaient les terres baignées par l'Amazone ou l'Orénoque changeaient la couleur des plumes dont était revêtue la famille des psittacidés, par un procédé complètement ignoré de notre civilisation. Rien n'était plus populaire chez les Indiens de l'Approuague et du Marony, que l'art de *tapirer* les oiseaux parleurs, c'est-à-dire de varier la couleur de leurs pennes par un procédé connu uniquement des sauvages, qui plus tard l'enseignèrent aux colons. Les Indiens des forêts se transmettaient et n'ont pas encore laissé tomber dans l'oubli un procédé que ne devaient pas ignorer les oiseliens renommés commis à la garde du palais des oiseaux, qu'on admirait jadis dans les jardins de Tenotchtlan. Au moyen d'un liquide animalisé qu'on obtient d'une grenouille, désignée sous le nom de *Rana tinctoria* dans nos livres de science, ils opéraient un changement complet dans la couleur des plumes de leurs perroquets et de leurs Aras soumis à la domesticité. Pour obtenir ce petit prodige, il suffisait, selon le baron de Humboldt, d'arracher à l'oiseau parleur la plume dont on prétendait modifier la teinte primitive et d'introduire le suc animal dont nous venons de signaler les effets dans le pertuis que laissait la plume après elle; lorsque cette plume renaissait, au lieu d'être verte, elle était d'un beau jaune doré ¹ !

Un certain original que nous ne donnerons certes point comme un profond observateur, Ange Pitou, qui nous raconte ses mésaventures à la Guyane, nous dit aussi ce qu'il remarqua à ce sujet parmi les Galibis. Nous nous gardons bien à coup sûr de présenter ce voyageur comme une autorité, mais les récits que nous offrent les auteurs sur ce point délicat de l'histoire naturelle sont assez rares, pour que nous ne passions point sous silence celui que nous mentionnons ici. Ange Pitou vit, dit-il, un perroquet tapiré, offert en présent à une tribu dont on recherchait l'alliance. « On appelle ainsi, continue-t-il, un perroquet des dé-

1. *Voyage aux régions équinoxiales.*

serts, auquel les Indiens arrachent le duvet et la peau pour le couvrir d'un vernis détrempé dans le sang d'une grenouille de grand bois, nuancée de différentes couleurs. L'animal greffé comme un arbre, s'incorpore à cette nouvelle nature, il se couvre de signes hiéroglyphiques les plus merveilleux; très peu résistent à cette épreuve douloureuse¹...

Nous le répétons, il faut se défier de cette description et de l'indication sommaire du procédé. Nul doute ne reste sur le fait en lui-même; les Indiens de la Guyane et de l'Amazonie se transmettaient un moyen infailible de changer la couleur des perroquets qu'ils élèvent en grand nombre malgré leur vie errante. Si l'on s'en rapporte à l'autorité d'un voyageur moderne, le suc de la rana tinctoria n'a rien à voir dans cette métamorphose des plumes, et pour l'obtenir il suffit de nourrir l'oiseau avec de la viande crue².

Les tribus, aujourd'hui déchues, se livrent rarement aux solennités qui nécessitaient ces pompes sauvages dont nous parle un vieux voyageur, et dont les riches plumages étaient la parure essentielle; ils amassent toutefois ce genre de trésor dans leurs forêts, et grâce à de beaux oiseaux vivants, ils transportent aisément dans leurs voyages forcés de rares volatiles que leur envieraient nos musées.

Nos vieilles relations françaises sont remplies de détails curieux sur ces approvisionnements permanents de *plumasserie*, comme elles disent, qui sont toute la richesse de l'Indien. Hans Staden, qui fut le prisonnier des Tupinambas au xvi^e siècle, parle de grandes expéditions qui avaient lieu pour se procurer la dépouille de ces beaux Guaras ou phénicoptères rouges aux plumes éclatantes qu'ils prisent autant que celles de l'Ara, dont on expédie encore aujourd'hui par milliers les dépouilles à l'Europe. Cent ans plus tard, le bon Jean Mocquet admirait dans l'Amazonie ces beaux Ibis rouges (*Ibis rubra*), dont rien sur ces rivages ne saurait égaler l'éclat, mais dont la splendeur ne s'acquiert qu'en vieillissant. « Ces oiseaux, dit-il, sont de la grandeur d'une grue, puis en croissant deviennent peu à peu incarnadins. Les Indiens en font des habillements et des couronnes pour la teste, et les fait très-beaux voir ainsi vestus, se peignant aussi le corps de couleur zinzolin qui est leur couleur ordinaire pour se peindre³. »

1. *Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages.*— Paris, an XIII, 1805, t. II, p. 241.

2. Paul Marcoy, *Voyage dans les Andes*, 2 vol. in-12.

3. *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales*, faits par Jean Mocquet, garde des singularitez du Roi aux Tuilleries (sic). Rouen 1645, p. 124.

Pour nous donner du reste une idée de la multitude extraordinaire de ces oiseaux, Antoine Biet, qui écrivait sa relation en l'année 1664, s'écrie : « Il y a si grande abondance de toutes ces sortes d'oyseaux, qu'il y a des Islets qui en sont tout remplis. Quelques-uns, ajoute-t-il, semblent *tout en feu* quand ils sont couverts de Flamans. » Ce serait bien vainement qu'on chercherait à trois lieues de Cayenne ces beaux oiseaux, au plumage splendide, que le digne prêtre de Sainte-Geneviève de Senlis y admirait, on ne les trouve pas plus aujourd'hui que « *les aigrettes* qui portent cette plume si rare sur leur teste qui sert d'ornement aux Rois ¹ ! » dont notre missionnaire célèbre l'élégance.

Au temps de ce bon ecclésiastique, la taxidermie était pour ainsi dire ignorée. On admirait les colibris, mais on ignorait l'art de les préparer; on se contentait de les faire sécher « pour en faire des pendants d'oreilles aux dames. » On était, dès lors, cent fois plus habile au Mexique, rien qu'en y suivant les indications d'une ancienne industrie. Non-seulement on savait y conserver la dépouille des oiseaux, mais ce qui fait de nos jours une fabrication destinée à une certaine importance, et dont on attend les plus heureux résultats, se pratiquait à la grande admiration des Espagnols : on vendait du drap de plumes, simulant le plus riche écarlate. Malheureusement les naïfs conteurs qui nous ont conservé ces détails, se contentaient d'en admirer les produits; ils se taisaient d'une façon absolue sur les procédés mis en pratique par les Indiens pour les obtenir. Peut-être n'eussent-ils pas été complètement inutiles à nos fabricants modernes, car bien des gens l'ignorent encore, on fait aujourd'hui en France de véritable drap en plumes ²; on en faisait au Mexique et en Californie dès le xvi^e siècle, mais ceci ne se rapporte qu'à l'industrie, retournons à la branche de l'art dont jusqu'à présent nous nous sommes occupé.

1. *Voyage de la France équinoxiale*, à Paris, chez Clouzier. Paris 1664, in-4°, page 345.

2. Voyez le *Journal d'Agriculture pratique, moniteur des Comices, etc.*, 38^e année. Année 1874, t. I. Dans un article infiniment curieux, M. H. de la Blanchère prouve qu'on perd annuellement, et sans aucun profit, des sommes énormes en ne recueillant point, comme on devrait le faire, ce qu'il appelle l'édredon artificiel, c'est-à-dire les barbes des plumes diverses, que nous laissons perdre. Il veut que nos ménagères, accompagnées de leurs enfants, armés de ciseaux, fassent provision suffisante de cette matière. « Pour faire un mètre carré, dit-il, de drap de plume, beaucoup plus léger et plus chaud que le drap de laine, il faut 700 à 750 grammes de la matière que nos ménagères vont faire. Or, en France, rien qu'en France, nous perdons par année de 5 à 6 millions de kilogrammes de duvet désagréé, p. 18. » Nous ajouterons à cette note curieuse que la fabrication du drap de plumes, en France, n'est pas une nouveauté, nous en trouvons la preuve dans le *Mercure* de l'an 1770.

III

LES AMANTECAS DU MEXIQUE, LEUR ORIGINE, LEURS TRAVAUX.

L'ARTE PLUMARIA APPLIQUÉ,

ABONDANCE PRODIGIEUSE DU PRODUIT DES VOLIÈRES IMPÉRIALES.

Les plumes brillantes qui formaient une partie notable du trésor de Montézuma, étaient livrées journellement à des artistes qu'on désignait sous le nom d'*Amantecas*. Ces mosaïstes, si différents de ceux de l'Italie, formaient une école nombreuse qui succédait à des artistes contemporains des grands monuments de l'Amérique centrale. Il y avait chez les Toltèques et chez les peuples divers dont se composait l'Empire Maya, des *Amantecas*, dont les œuvres fragiles avaient été nécessairement détruites par le temps, mais qui, si l'on s'en rapporte au dire de Bernardino de Sahagun, n'auraient pas pu se comparer davantage aux œuvres du xv^e et du xvi^e siècle que les Taddeu Gaddi, les Margaritone ou les Cavallini n'eussent pu être mis en parallèle avec les maîtres du temps de Léon X. Une fois qu'on aura bien voulu nous passer cette apparente exagération, placée ici pour faire saisir notre pensée, bien plus que pour vanter outre mesure de simples ornemanistes, qui n'avaient rien à faire avec le grand art, nous dirons ce qu'étaient les *Amantecas*, sous Netzahuatlcoyotlzin et sous Montézuma.

Le luxe des plumes portées par les guerriers mexicains et attestant la splendeur de leur triomphe n'étala jamais plus de magnificence qu'au xv^e siècle. Les vieilles chroniques que l'on consulte si peu et qui sont dues aux successeurs des souverains Aztèques, nous font voir les héros de l'Anahuac marchant enveloppés dans un flot de plumes brillantes au moment où ils se rendaient triomphalement sur la plate-forme de leurs sanglants Teocallis, pour y accomplir en actions de grâce d'épouvantables sacrifices : Fernando Alba Ixtlilxochitl, par exemple, nous montre un de ces souverains tellement recouvert de la dépouille magnifique de certains oiseaux qu'elle devait effacer l'éclat des pierres : il va plus loin, et dans une autre portion de son histoire, celle qui est consacrée à l'éducation des rois, il nous fait voir que l'art délicat consistant à travailler les plumes, n'était pas dédaigné par les princes eux-mêmes. « A l'ouest des Temples, dit-il, on voyait un édifice avec une cour, une salle et des chambres : on le nommait Tlacotko ; c'était là qu'on élevait les enfants du Roi, qui y demeuraient avec leurs maîtres et leurs gouverneurs, qui leur enseignaient la morale ainsi que toutes les

sciences, tous les arts connus à cette époque, même ceux de travailler l'or, les pierreries et les plumes ¹.»

Parmi les souverains qui faisaient leur occupation ou plutôt leur délassement de cette délicate industrie, il en était un qui avait acquis dans les régions d'alentour une renommée particulière, c'était le roi du Mechoacan, que l'on désignait sous le nom du Calzonzi. Celui qui régnait à l'époque de la conquête, avait fait fleurir à un tel degré l'arte plumaria dans ses États, que nul pays ne pouvait lui être comparé sous ce rapport. C'était bien chez lui que le travail en plumage, comme on disait alors, était recommandé à l'égal des *travaux agricoles* ; le Mechoacan occupait la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac et il s'étendait depuis le rio de Zacatula jusqu'au port de la Navidad, les monts de Xala et de Colima formaient ses limites sur un autre point. C'était dans ce fertile territoire peuplé d'oiseaux aux plumages ravissants que florissait principalement l'art d'employer les plumes tel que l'Italie l'admira à l'époque où l'Italie comptait dans son sein tant de grands maîtres.

Les ouvriers en plumes marchaient les égaux, s'ils n'étaient les supérieurs des lapidaires. Ils formaient dans l'Empire une communauté, vivant à Mexico, dans des rapports de franche amitié, avec celle des Marchands qui était particulièrement honorée, comme personne ne l'ignore, et que l'empereur avait favorisée en lui accordant d'immenses privilèges ².

Les Amantecas suivaient des rités religieux qui leur étaient particuliers. Ils rendaient surtout hommage à un dieu qu'on désignait dans leur Panthéon sous le nom de *Coiotlinacoatl*. Ce dieu, malheureusement, n'était pas plus clément que les autres divinités adorées dans le pays. Nonobstant le culte gracieux dont il devait être l'objet, il exigeait de sanglants sacrifices. Deux fois par an, on immolait des victimes humaines devant ses autels, et si les Amantecas n'avaient pas pu se procurer, grâce aux hasards de la guerre, des malheureux destinés à ce genre d'immolation, on achetait des esclaves destinés à les remplacer. Ces victimes qu'on honorait avec une piété religieuse avant de les faire mourir, portaient le nom de *Taaltitlin*. La confrérie de Saint-Luc, dont

1. Voyez *Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco*, — faisant partie des *Voyages, Relations et Mémoires originaux, pour servir à l'histoire de la découverte*, publié par Henri Ternaux Compans, t. I, p. 258.

2. F. Bernardino de Sahagun, *Historia de Mexico*, publicada por Bustamante, t. II, p. 293. — Voyez aussi Lord Kingsborough: *Antiquities of Mexico*. 9 vol. gr. in-f°, à l'article qui a été consacré au P. Bernardino de Sahagun.

tout le monde connaît chez nous les paisibles habitudes, ne se doutait pas, à coup sûr, qu'il y eût, par de là l'Océan, une compagnie de véritables artistes demandant ses inspirations à un culte si sanglant.

Outre le talent rempli de patience et d'observations méticuleuses, que l'on voyait journellement déployer par les Amantecas, qui se montraient, avant tout, d'habiles taxidermistes¹, on exigeait de ces artistes une rare instruction et des connaissances locales qu'au premier abord nous ne soupçonnons pas. Destinés à reproduire dans leurs tableaux les devises des tribus et des chefs, chargés journellement d'orner les rondaches de certains guerriers renommés, ils ne devaient ignorer aucun des emblèmes du culte sanglant de Wuitzilopuchtli, le dieu des combats, et leurs symboles figuratifs devaient être puisés aux sources les plus vraies. En dehors du matériel de l'art, il y avait là, on le voit, des études sérieuses à faire, et pour y parvenir il était indispensable de se mettre au courant des caractères figuratifs dont se composait l'écriture mexicaine, que si peu de savants savent interpréter aujourd'hui.

A l'époque où Bernardino de Sahagun écrivit ses admirables mémoires sur une nation dont il voyait avec douleur s'éteindre l'art si original et si différent de celui qu'on admirait en Europe, les ateliers des Amantecas étaient encore fort nombreux. On sait avec quel soin ce digne religieux s'enquérât des moindres traditions du peuple vaincu, il nous a tracé en quelques mots l'exposé de ce que l'on exigeait de l'artiste qui voulait s'acquérir une réputation durable par ce genre de travail.

« L'artiste en plumes, dit-il, est unique; il doit être habile et ingénieux en son office! Pour qu'un tel ouvrier soit estimé, il faut qu'il se montre diligent au travail, fidèle et rempli d'imagination. Il faut qu'il n'éprouve aucun embarras pour réunir et fixer les plumes, pour ménager les tons des diverses couleurs qu'elles présentent, pour les appliquer selon ce que le goût lui suggère. Celui qui ne suit point les préceptes voulus n'est qu'un rude artisan qui ne mérite aucune réputation; il gâte tout ce qu'on lui commande. »

Pour se faire quelque idée des difficultés innombrables que l'Aman-

1. Les Amantecas excellaient de telle sorte à monter les oiseaux, qu'à eux seuls appartenait l'honneur de décorer le casque royal de l'emblème guerrier dont se parait Montezuma devant son armée. L'historien indien Tézozmoc représente ce souverain attendant des ambassadeurs qui venaient demander la paix: « Il était revêtu d'une armure magnifique; au sommet de son casque brillait un oiseau appelé *Tlauahquechol-tintec* qui paraissait sur le point de s'envoler. » Voyez l'*Histoire du Mexique*, par don Alvaro Tezozmoc, traduite sur un manuscrit inédit par Henri Ternaux Compans, t. II, p. 86.

teca devait rencontrer dans l'exécution matérielle de ses chefs-d'œuvre, il faut avoir présent à la pensée l'absence absolue d'ustensiles en acier tels que nous les connaissons. L'usage des ciseaux et des pinces métalliques leur était inconnu, et c'était par des fragments d'Ixtli ou d'obsidienne, dont, au besoin, ils savaient fabriquer d'admirables rasoirs qu'ils suppléaient à ces instruments. Le bambou qu'on sait ployer à tant d'usages divers, leur donna des pinces d'une certaine précision ; les gommes agglutinatives leur étaient fournies en abondance par les arbres de leurs forêts. Ce matériel fut suffisant pour l'exécution de leurs minutieux chefs-d'œuvre.

Ils remplaçaient très-probablement certains outils dont les mosaïstes font usage ; enfin ce que l'on a appelé improprement le cuivre trempé les a servis, n'en doutons point, dans quelques parties de leur travail. Les vrais chefs-d'œuvre qu'ils ont produits sont incontestables, et il faut qu'ils aient été bien vivement appréciés dans le pays où ils ont été exécutés, pour que les écoles d'Amantecas aient poursuivi leurs patients travaux jusqu'au début de ce siècle.

Torquemada est malheureusement le seul qui nous ait donné des renseignements quelque peu précis sur la façon dont s'exécutaient les grands tableaux sortis des ateliers mexicains. Pour parvenir à la perfection du dessin dans l'œuvre qu'on entreprenait, un patron était préparé, comme cela avait lieu d'ailleurs chez nous à l'égard des tapisseries compliquées : les points d'intersection où les plumes devaient être fixées se comptaient forcément avec le soin le plus minutieux.

Nous l'avons déjà laissé entrevoir, c'était surtout dans le Méchoacan que se rencontrèrent après ceux de Tetzcuco les plus habiles mosaïstes en plumes. Au temps des anciens rois, ils se bornaient en général à représenter des fleurs, des animaux, des oiseaux surtout, et c'était avec des broderies de ce genre qu'ils fabriquaient des mantes et des vêtements sacerdotaux pour les prêtres des téocallis. Des couronnes, des mitres, des chasse-mouches sortaient de leurs mains et étaient offerts en présents aux souverains. — Quelque temps après la conquête, lorsque les tableaux des grands maîtres furent introduits par le haut clergé, dans le vaste empire que Fernand Cortez venait de soumettre à l'Espagne, l'art des mosaïstes en plumes prit un développement qui frappa de surprise les contemporains d'Antonio del Rincon et de Juan Arphe eux-mêmes ; rarement ces tableaux étaient exécutés par un seul artiste ; le travail se divisait au contraire à l'infini. Parfois vingt Amantecas se réunissaient pour copier une toile d'une certaine dimension, et le ta-

bleau qu'on devait reproduire se partageait en autant de parties qu'il y avait de mosaïstes : chacun emportait dans son atelier le fragment dont la reproduction lui était confiée, et à un jour convenu l'artiste rapportait son travail au centre de la réunion. Les divers fragments étaient alors assemblés avec un soin méticuleux, et le tout était joint avec un art si extraordinaire qu'en contemplant l'ensemble du tableau, on n'eût jamais supposé que plusieurs mains se fussent réunies pour former l'admirable travail qu'on avait sous les yeux ¹.

Qu'avaient-ils à représenter dans ces mosaïques? C'étaient toujours les dieux de l'Olympe aztèque, où figuraient presque autant d'oiseaux que de divinités. En tête il faut citer le dieu le plus redouté de la mythologie mexicaine, ce terrible Witzilopuchtli par exemple, dont on n'apaisait les fureurs sanguinaires qu'en multipliant les hécatombes humaines; il avait toujours pour compagnon, le plus brillant, le plus colérique, le plus turbulent des habitants de l'air dont il portait même le nom. Le Colibri, ou l'oiseau-mouche, figurait à l'un de ses pieds, dans certaines représentations fantastiques, comme une sorte d'aiguillon lumineux destiné à ranimer la fureur du dieu. Écoutons la description que nous en donne un de nos plus brillants écrivains et l'on comprendra mieux le symbole. « La vie chez ces flammes ailées, a dit Michelet, le Colibri, l'oiseau-mouche, est si brûlante, si intense, qu'elle brave tous les poisons. Leur battement d'ailes est si vif que l'œil ne le perçoit pas; l'oiseau-mouche semble immobile, tout à fait sans action. Un *hour hour* continuel en sort, jusqu'à ce que, tête basse, il plonge du poignard de son bec au fond d'une fleur, puis d'une autre, en tirant les sucs et pêle-mêle les petits insectes : tout cela d'un mouvement si rapide que rien n'y ressemble; mouvement âpre, colérique, d'une impatience extrême, parfois emporté de furie, contre qui? contre un gros oiseau qu'il poursuit et chasse à mort, contre une fleur déjà dévastée à qui il ne pardonne pas de ne point l'avoir attendu. Il s'y acharne, l'extermine, en fait voler les pétales ².... »

Parmi ces deux cent soixante dieux dont il est si malaisé d'énumérer les noms barbares, Tezcatlipoca est complètement revêtu de la dépouille d'un oiseau, et, comme il nous est dit, le nom que porte ce génie divin fait allusion « à la réunion des pattes de coq et de pieds humains. » Tezcatlipoca railla jadis la première femme

1. Torquemada : *Monarchia indiana*. 3 vol. in-f°.

2. Voyez l'*Oiseau*, édit. de 1856, p. 85.

qui avait péché, il a conservé jusqu'au xvi^e siècle son symbole.

Thipetotec, le fidèle compagnon de Quetzalcohuatl, est ceint d'une large couronne de plumes; Tchalcthihuitztlī, la Vierge mère, la *pierre précieuse du Ciel*, porte sur sa tête une aigrette. Nous nous arrêtons à dessein dans cette énumération qui pourrait bientôt fatiguer le lecteur, nous avons prétendu seulement rappeler ici un symbole dont la fréquente apparition est particulière à cette mythologie, et que n'ignoraient point certainement les artistes patients et habiles de Mexico ¹.

Mais après le xvi^e siècle, le temps ne tarda pas à venir où les mosaïstes mexicains, beaucoup mieux outillés, perdirent leur originalité propre. Ils ne firent plus guère autre chose qu'exécuter des sujets chrétiens. Ce qu'il y avait d'éphémère dans leur art finit d'ailleurs par les dégoûter. Plusieurs de leurs mosaïques avaient été envoyées cependant à Rome, où elles avaient obtenu un légitime succès. « Ils peignent mieux que nous, dit Torquemada, et avec leurs plumes, ils font des figures de Saints. J'en ai vu deux naguère que des religieux qui ont passé par ici portent au Très Saint Père Paul III. » Le bon Franciscain ne s'étend malheureusement pas davantage sur l'art qui nous occupe, et j'avouerai franchement que son autorité en pareille matière n'offre pas toutes les garanties possibles; il n'hésite pas toutefois à témoigner son admiration sincère pour ces œuvres de l'art indien, qui après tout n'étaient que des copies; et pour faire comprendre l'estime où elles étaient aux yeux de ses contemporains, il se hâte d'ajouter: « elles sont plus belles que si on avait employé l'or ou l'argent pour les exécuter. » Ces paroles par trop naïves du vieil historien prouvent assez le fond qu'il faut faire sur ses connaissances en fait de beaux-arts, ou simplement d'ornementation.

Les grandes mosaïques en plumes dont nous venons de rappeler la perfection furent en effet présentées à Paul III, et elles ne contribuèrent pas médiocrement sans doute à dissiper dans l'esprit de ce Souverain Pontife les bruits méprisants qu'on répandait sur les nations indiennes que Fernand Cortez venait de soumettre à la couronne de Charles-Quint. C'est à ce Pape en effet que revient la gloire d'avoir

1. Voyez Boturini Benaducci (Lorenzo). *Idea de una nueva historia general de la America septentrional fundada sobre material copioso de figuras, symbolos y caracteres.* Madrid, 1746, in-4°.

Voyez également pour la disposition des symboles que devaient rappeler les mosaïstes mexicains, l'immense ouvrage de lord Kingsborough: *Antiquities of Mexico*, Lond. 1830, 9 vol. in-f° max., puis Ad. de Longperier: *Notice des monuments exposés dans la salle des Antiquités mexicaines.* Paris, 1852, in-12.

promulgué, en 1537, la bulle fameuse qui réhabilitait une race entière. Les Indiens étaient aux yeux des vainqueurs de véritables animaux. On pouvait les rendre esclaves sans merci, et les tuer sans remords; Paul III leur rendit une âme et leur restitua la dignité humaine ¹.

Quelques années après, sous Sixte-Quint, des œuvres nouvelles dues au travail des plus habiles Amantecas furent apportées au Vatican; elles causèrent une vive admiration et la chronique affirme qu'en présence d'une tête de saint François dont la beauté excita chez lui une véritable surprise, le Pape voulut toucher de ses mains le beau portrait copié par les artistes du Mexique. Il se refusait à croire que la mosaïque en plumes pût arriver à ce degré de perfection et il crut un moment, à ce que l'on affirme, à quelque supercherie ².

On parle de grandes copies de tableaux de Léonard de Vinci et de quelques autres maîtres, exécutées au xvi^e siècle par le procédé dont nous nous occupons. Tout reste dans le vague malheureusement lorsqu'il faut citer des spécimens de cet art aujourd'hui perdu. M. Bustamante nous affirme bien, dans les notes dont il a enrichi l'œuvre de Sahagun, que les Amantecas ont poursuivi leur patient travail jusqu'aux premières années de ce siècle; peu à peu ces divers ateliers se fermèrent; il n'en subsistait qu'un seul vers 1840 dans une petite ville peu connue, nommée Patzguaro, appartenant au diocèse du Mechoacan, et encore y travaillait-on fort peu. Le plus remarquable des mosaïstes en plumes qui aient vécu en ces derniers temps portait un nom espagnol, ce qui ne voudrait pas dire cependant qu'il n'eût pas du sang indien dans les veines. José Rodriguez présenta au Congrès mexicain un tableau représentant les armes de la République. Cette œuvre nationale

1. La bulle commence par les belles paroles, *veritas ipsa, quæ nec falli nec fallere potest*. Elle fut rendue sur les instances d'un homme qu'on a trop oublié et dont le nom doit être placé à côté de celui de Las Casas, le P. Domingo de Betanços, né à Lein à la fin du xv^e siècle, mort à San Lucar en 1549. On ne peut se figurer par quelle série de luttes et de travaux passa cet ami des Indiens pour que les privilèges qu'on accorde à l'âme humaine leur fussent rendus. On peut lire à ce sujet l'article que nous avons consacré à cet ardent missionnaire dans la *Biographie générale*, publiée chez MM. Didot. Le nom de Domingo Minaya doit être associé dans les annales américaines au grand nom de Betanços.

2. Cet art subsistait si bien encore au xvii^e siècle que le fameux Gemelli Carreri en vit des spécimens en 1697, lors de son passage à Mexico. Voyez le t. VI de son voyage autour du monde. J. R. Carli nous parle dans ses *Lettres américaines* (t. I, p. 281) de l'admiration ressentie par Bergmann à la vue d'un éventail mexicain parsemé de figures exécutées en plumes. « De ma vie, s'écriait le vieux minéralogiste allemand lorsqu'il rappelait ce souvenir, je n'ai rien vu de si beau ! »

lui fut payée 800 pesos, somme assez considérable pour faire supposer qu'on lui accordait une certaine valeur au point de vue de l'art.

On nous a affirmé que le musée naissant de Mexico, confié naguère aux soins d'un Américaniste distingué, M. Ramirez, possédait encore quelques fragments de ces mosaïques éphémères remontant aux temps de la conquête.

IV

L'ARTE PLUMARIA AU YUCATAN, AU GUATEMALA ET AU PAYS DES ZAPOTÈQUES.

L'histoire de l'art chez les grands peuples américains qui précéderent les Aztèques et qui leur transmirent en partie leur civilisation est encore à faire. Grâce à de studieuses investigations néanmoins, on admire aujourd'hui les vastes monuments tolèques empreints d'un style si original et parfois si grandiose, et l'on n'ignore plus que les grandes salles de leurs palais abritaient des peintures murales dignes d'attirer l'attention à l'égal pour ainsi dire de l'architecture et de la statuaire. Les pages sincères des Dupaix, des Catherwood, des Stephens et de tant d'autres voyageurs zélés nous le prouvent. Nous nous sommes bien gardé de nous imposer une tâche pareille à la leur, car son examen demanderait des développements infinis. Nous nous renfermons dans une spécialité bien modeste à coup sûr, mais dans ce rapide essai, presque aussi léger que la matière qui en fait l'objet, nous tenons à ce qu'il y ait le moins de lacune possible. Nous dirons donc un mot de l'ornementation en plumes telle qu'elle était pratiquée dans Palenqué, dans Uxmal et dans Chichen-Itza: elle remontait, nous dit Sahagun, au VIII^e siècle.

Un vieux maître toscan, le Ghirlandajo, appelait la mosaïque la *peinture pour l'Éternité*. Il faut appeler la mosaïque en plumes la *peinture d'un jour*; mais pourquoi la laisser s'éteindre sans en dire un seul mot? On a bien fait l'histoire de la dentelle et à chaque instant il est question dans les livres consacrés aux beaux-arts des tapisseries éphémères des Gobelins. Nous ne sommes pas exigeants, nous ne réclamons pour nos artistes américains qu'un souvenir! Un souffle a fait disparaître leur œuvre, tels sont hélas! les travaux de l'humanité, que les ruines américaines, qui semblaient indestructibles, n'ont pas eu pour ainsi dire plus de durée que les œuvres fragiles des Amantecas.

Les anciens textes exhumés nous prouvent aujourd'hui que, si les artistes mexicains dont nous avons signalé les œuvres délicates étonnèrent à bon droit les vieux maîtres de l'Italie, ils avaient reçu leurs premiers enseignements des peuples mystérieux dont nous recherchons aujourd'hui l'origine. Rien ne nous est resté de cet art primitif.

Toutefois aucun doute ne peut nous rester sur la faculté que les peuples toltèques avaient de peindre en nuancant les plumes qu'ils employaient à mille autres industries. Il y a mieux, ils possédaient la mosaïque en pierres dures, celle que le vieux Ghirlandajo a si bien caractérisée. Il suffit en effet d'ouvrir le grand ouvrage de Waldeck, qui fait revivre, à l'aide d'un peu de bon vouloir, les ruines du Yucatan, pour avoir la preuve (et cette fois elle est sincère dans l'exécution) que les peuples anciens de la presqu'île possédaient l'art de la mosaïque. Un masque monochrome de grandeur naturelle représentant le *facies* terrible de Xiuteuchtli, le dieu du feu, nous le prouve¹. Toutefois, cette figure resplendissante exécutée presque exclusivement avec de petites turquoises et des fragments de jade, ne répond à la question qu'à demi, les tons des pierres n'ont aucune diversité; il en est presque de même d'une autre tête voisine de celle-ci, à laquelle l'artiste indien a imprimé le caractère d'horreur cadavérique, auquel ces peuples s'étaient si bien accoutumés. Les pierres offrent ici plus de diversité, et le regard sinistre de cette tête de mort est obtenu au moyen de deux quartz luisants qui ont été admirablement choisis par le vieux mosaïste, pour faire passer dans l'âme le sentiment de l'effroi. A ces deux têtes se joint un instrument de sacrifice armé d'un silex, dont le manche est d'un travail plus précieux encore; les turquoises taillées jouent ici le rôle principal, mais des pierres blanches, rouges et blanches, habilement disposées, indiquent que l'artiste n'ignorait nullement les principales ressources de son art.

Les Yucatèques, tous les peuples si avancés qui parlaient la langue Maya, pratiquèrent, on n'en serait douter, la mosaïque en plumes, mais ce ne fut jamais, nous le croyons, sur une si grande échelle, et avec le même succès qu'à Tetzcuco, à Ténotchitlan, l'ancien Mexico et dans les États du Calzonzi. L'abbé Brasseur de Bourbourg nous dit bien dans son dernier ouvrage : « Les antiques mayas ornaient de brode-

1. Voyez l'ouvrage intitulé : *Monuments anciens du Mexique*. Palenqué et autres ruines de l'ancienne civilisation. Collection de vues, bas-reliefs, morceaux d'architecture, coupes, vases, etc., dessinés d'après nature et relevés par M. de Waldeck, texte rédigé par M. Brasseur de Bourbourg. Paris, 1866, gr. in-f°.

ries et de plumes leurs vêtements ¹. Dans un autre volume, il rappelle qu'on offrait aux dieux des œuvres en plumes en même temps qu'on leur présentait des pierreries ². Mais un paragraphe du profond Sahagun nous démontre d'une façon absolue que les plumes riches (*las plumas ricas*) ne parurent guère dans les ateliers qu'au temps du célèbre Ahuitzotl ; ce furent des marchands que l'on désignait sous le nom très peu euphonique de Técunenénque, qui les apportèrent; alors apparurent les œuvres délicates ³ : ceci nous reporte au xv^e siècle. Il paraîtrait également que, loin de posséder des manufactures de plumes brillantes, telles que celles du roi de Mexico chez lequel d'admirables volières en fournissaient d'innombrables quantités, les Toltèques se contentaient en général, pour l'ornementation des ouvrages destinés à figurer dans les temples et dans les palais, de plumes blanches et noires arrachées aux gallinacés, aux oies et aux hérons. Les plumes vertes surdorées auxquelles la légende religieuse attachait un si haut prix, étaient réservées à la majesté royale, et la loi qui défendait la vie de ces beaux oiseaux ne donnait point par malheur le moyen de les multiplier.

L'inventaire des plumes resplendissantes ou richement colorées que l'on peut livrer au travail, est plus facile à faire qu'on ne le croit généralement, ces éléments de tant d'œuvres délicates sont toujours rares. Rien de moins aisé en effet que de réunir à point nommé et en quantité suffisante des plumes précieuses pour en fabriquer un ouvrage d'art de quelque valeur. Celles que fournissent les tangaras, les cassicans et les manakins, familles si merveilleusement colorées par le soleil des tropiques, sont moins communes qu'on ne le suppose, et M. de Humboldt lui-même a déjà fait remarquer avec sa sagacité habituelle que ces parures sauvages coûtaient plus d'efforts à acquérir et à conserver qu'on ne l'admet d'habitude. Ces livrées superbes, qui frappent les imaginations les moins cultivées, se mêlèrent de bonne heure aux idées religieuses des Toltèques; on adora ce qu'on avait admiré. Restent sans contredit les phalanges innombrables des Psittacidés, parmi lesquels figurent les Aras bleus et incarnats. — L'Ara, dans l'Amérique centrale, était revêtu d'un caractère vraiment divin; on ferait un vo-

1. Voyez Landa (Diego de). Relation des choses de Yucatan. Paris, 1864, in-8°.

2. *Le Popol Vuch*. Le livre sacré et les mythes de l'Antiquité américaine, Paris, 1861.

3. Bernardino de Sahagun, Historia general de las Cosas de la nueva España, t. II, p. 293. — Édict. de Bustamante.

lume des légendes poétiques qui se rattachent à ce splendide volatile et ce qu'il y a de vraiment curieux c'est que, datant des temps les plus anciens, elles se sont propagées d'âge en âge jusqu'à notre époque. Si les plumes d'Ara sont un objet de parure chez tous les peuples américains, ce sont aussi des objets dignes aux yeux des Indiens d'une réelle vénération. Le culte des oiseaux s'est bien certainement modifié, dans les régions où il se pratiquait avec le plus vif enthousiasme; celui de l'Ara n'a point complètement disparu de certaines localités ¹. Lorsqu'il vient à énumérer les divinités Zapotèques, l'abbé Brasseur de Bourbourg s'exprime à peu près ainsi sur le culte qu'on pratique parfois à Oaxaca chez les Indiens de la vallée : entre autres divinités, on trouve encore le souvenir d'un Ara couleur de feu, auquel personne ne refusait son adoration. Un dieu s'était incarné dans cet oiseau, disait-on, et il était descendu directement des cieux comme un météore. Il y avait parmi les Zapotèques des espèces d'ermites, qui passaient en extase et en poétiques méditations devant cette divinité ailée, habitant, chose étrange, une caverne obscure, ou simplement dans une hutte grossière, édifiée au milieu des bois. L'oiseau était placé simplement sur un autel rustique et n'en bougeait guère. Non-seulement ces tristes solitaires dont nous venons de parler se macéraient en sa présence, mais ils se tiraient du sang de certaines parties du corps pour lui faire honneur. S'ils le baisaient parfois, c'était à genoux et avec les dehors d'une vénération profonde, « ils lui présentaient, ajoute notre auteur, avec l'offrande de leurs prières, un sacrifice de fleurs et de Copal. » De nos jours, paraît-il, on retrouve dans les mêmes contrées ce sentiment religieux empreint d'admiration passionnée. L'abbé Brasseur de Bourbourg a pu constater dans ses derniers voyages la persistance du culte inspiré par cet oiseau magnifique. Les Indiens d'Oaxaca ² dont les ancêtres avaient édifié de si beaux temples et qui obéirent durant si longtemps à d'antiques traditions avaient conservé pour ce dieu étrange tout leur respect jusque vers le milieu du xvii^e siècle. Non-seulement ils l'honoraient dans des lieux réservés et qu'ils croyaient secrets, mais des prêtres fanatiques voués exclusivement à son culte mêlaient leur sang au grain dont on nourrissait l'oiseau sacré. Sans respect pour son plumage éclatant, sans pitié pour ses adorateurs bénévoles, un moine es-

1. Antonio de Herrera. *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y tierra firme del mar Oceano*. Madrid, 1726-30, 4 vol. in-f^o.

2. Voyez les magnifiques et gigantesques photographies exécutées par M. Charney, à travers tant de difficultés et même de périls.

pagnol entra un jour dans le temple où il semblait écouter, avec la gravité comique qu'on lui connaît, les prières de ses affidés et lui tordit le col. Ainsi finit le culte du dieu Ara.

On n'adore plus le Quetzal, mais on l'admire toujours, et cette admiration persistante des peuples civilisés le fera bientôt disparaître des grandes forêts du Guatemala, dont il est le plus bel ornement. Que de traditions poétiques il réveille encore dans le cœur de l'Indien, lorsqu'il contemple les sillons de lumière que laisse après lui l'oiseau sacré sous les grands bois. Symbole d'une religion effacée qui précéda le culte sanglant des Aztèques, représentant visible d'un prophète législateur, qu'on l'appelle Votan, Cucumatz, Zamná ou Quetzalcoatl¹, les plus pures traditions de l'Amérique centrale se rattachent à lui, et quant à sa beauté, le seul oiseau qu'on lui oppose chez nous, est l'oiseau de paradis. — Au Yucatan et au Guatemala, ses plumes, d'un vert splendide, ornaient le bandeau des rois; dans le Mexique, où on l'importait, elles étaient considérées comme une richesse publique. Dans la seule région de l'Amérique où cet oiseau prend naissance, la peine capitale était réservée à celui qui le faisait mourir. On a constaté que cette législation rigoureuse fut en pleine vigueur jusqu'au xvi^e siècle. Herrera affirme le fait, comme on peut s'en assurer en lisant sa quatrième décade, et M. Arthur Morelet rapporte cette circonstance curieuse dans son intéressant voyage au Guatemala. On était parvenu à s'emparer des Quetzal qui volent très-bas, en employant certains appareils dont les Indiens avaient le secret. On les dépouillait (en prenant des précautions infinies) des quelques plumes élégantes qui leur donnent tant de grâce et tant de majesté; puis, l'oiseau-symbole était rendu à la liberté. Comme le Quetzal ne saurait vivre en domesticité, et que ses belles plumes caudales formaient l'un des plus riches tributs prélevés par les empereurs du Mexique sur les États voisins, ceux-ci apportaient les soins les plus minutieux à la conservation du bel hôte de leurs forêts. Si le courouco pavonin (*trogon pavoninus* de Temminck), qui n'est autre que le Quetzal², ne devait figurer que sous les vitrines de nos musées, il n'y aurait rien à redouter pour l'extinction de son espèce, mais toutes les villes d'Europe se disputent aujourd'hui ses riches dépouilles; l'Indien lui-même oublie les poétiques traditions qui le rendaient sacré à ses yeux; il le tue sans rémission après l'avoir adoré. Plût à Dieu qu'il fût encore à leurs yeux un messenger divin. On le res-

1. Voy. l'intéressant opuscule de M. de Charencey, intitulé : Votan.

2. Voyez le *Règne animal*, de Cuvier.

pecterait peut-être dans ses profondes solitudes, comme on respecte en Russie le ramier, symbole du Saint-Esprit.

La même crainte ne peut heureusement pas être manifestée à l'égard d'un oiseau charmant, que les religions antiques de l'Amérique avaient revêtu de leur symbole, et que sa multiplicité rend presque aussi commun au Yucatan, au Mexique et surtout au Brésil que les brillants insectes qui scintillent de toutes parts dans ces contrées. L'oiseau-mouche et le colibri présentent cette particularité, qu'ils sont aussi répandus sur certains arbres et au milieu de certains végétaux, que les fleurs au-dessus desquelles ils poussent leurs petits cris aigus dont nos vieux voyageurs, si faciles à tromper, ont comparé le son monotone à un chant mélodieux. Le col, le poitrail et les huppées des trochilidés sont de tous les matériaux employés par l'*arte plumaria* les plus riches et les plus faciles à travailler.

Au sein de ces riches campagnes, la nature a fait croître à profusion un bel arbre, célèbre dans toutes les régions de l'Amérique du Sud, c'est le jambosier (*Eugenia Jambos*) dont le colibri butine les fleurs de préférence.

Dans les harmonies de la nature, il n'y a peut-être pas un grand végétal, qui s'allie d'une façon plus élégante que cet arbre charmant, aux gracieux ébats de l'oiseau-mouche ou du colibri; ces fleurs blanches, qui elles-mêmes ressemblent à des aigrettes, frissonnent au moindre vent et semblent, en se relevant gracieusement, convier les légions de Guaynumbi à les débarrasser de leurs petits insectes et à se désaltérer en pompant les sucres emmiellés qu'ils trouvent au fond de leur nectaire. Ce bel arbre qu'on rencontre dans toutes les régions tropicales n'est nullement étranger à la flore du Mexique; c'était sans doute le jambosier qui arrêtait le roi législateur de Tezcuco, le grand Neztahuatcoyotl, que les anciens écrivains espagnols ont surnommé le Salomon de l'Anahuac, et qu'on nous représente errant dans ses vastes jardins, la main armée d'une riche sarbacane, chassant les *pica-flores*, pour se délasser de ses travaux incessants, et pour grossir l'innocent trésor qu'il livrait à ses Amantecas, afin d'obtenir de leur art délicat des merveilles qu'on admira jadis, mais qu'un souffle du temps a fait évanouir à jamais.

Si dans la poétique religion des Hellènes le papillon était devenu l'emblème de l'âme, il est curieux de voir le même symbole représenté au Mexique, et même, nous le croyons, au Yucatan et au Guatemala par le colibri, en accordant toutefois à cette similitude une sorte de res-

triction. Dans le nouveau monde, ce charmant oiseau ne rappelait pas seulement aux yeux des indiens la pure essence de l'âme humaine. A leurs yeux, c'était l'âme elle-même de certains mortels favorisés des dieux et renfermés pour quelques heures sous cette enveloppe brillante, mais éphémère. Dans leur pensée, ces âmes guerrières se jouaient dans les airs pour servir d'escorte à quelque divinité.

La mission céleste du petit être prenait parfois un autre caractère ; c'était même une tradition plus aimable et plus adoucie qu'on avait à constater. Lorsque assis non loin d'un jemrosa aux blanches étamines, on voyait chacune des fleurs en aigrette de ce bel arbre resplendir du vol si animé d'un de ces charmants oiseaux, frissonnant dans son vol rapide au-dessus du calice odorant, c'était une âme immortelle qui faisait ses adieux aux plus belles choses de la création.

Dans cette légende, qui s'attache au plus petit des volatiles, ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'est que les nations les plus civilisées du Nouveau-Monde n'avaient pas pu trouver de mots plus poétiques pour désigner un être si gracieux que les sauvages errants sans lois dans leurs forêts ; un seul mot désignait chez les Brésiliens le colibri, et ce mot était charmant : ils l'appelaient le *Guaracim'ba*, le cheveu du soleil.

Thomas Gage, cet ardent dominicain venu d'Angleterre, qui fit une guerre impitoyable aux faux dieux du Guatemala, à l'époque où les Indiens passaient pour être tous soumis au christianisme ¹, Thomas Gage nous apprend non-seulement comment il brisait les statues vénérées des Mayas, mais il nous transmet en même temps les danses symboliques que ces peuples infortunés avaient adaptées à leur religion nouvelle. Il est curieux de voir, au point de vue où nous nous sommes placé, que l'*arte plumaria* jouait un rôle important dans ces représentations mimiques, devant lesquelles la sainte Vierge était surtout honorée. Non-seulement les Indiens qui devaient danser le *Toncontin*, se faisaient broder leurs caleçons de soie ou de *plumage*, mais on voit que les plumes brillantes des oiseaux de la contrée formaient la parure la plus riche des acteurs de ce bal religieux. « Ils portent sur le dos de grands bouquets de toutes couleurs, nous dit la vieille relation, ces plumes sont collées à une certaine petite machine qui est faite tout exprès et qui est dorée extérieurement ; ils l'attachent à leurs épaules avec des rubans, afin qu'elle tienne ferme et ne tombe pas ou ne se

1. Voyez Nouvelle relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, ses diverses aventures ; et son retour par la province de Nicaragua. Amsterdam, 1694, t. II, in-12.

relâche point en tombant. Ils portent encore sur la tête un autre bouquet de plumes, mais moindre que celui-là, qui est attaché à leurs chapeaux ou bien à une espèce de casque, qui est peint et doré. Ils tiennent aussi dans la main un éventail de plumes, et la plupart en ont également aux pieds, en forme de petites ailes. Depuis la tête jusqu'aux pieds, ils sont presque tout couverts de fort belles plumes. »

Ces belles plumes dont nous parle Thomas Gage, ces touffes brillantes, honneur du bal sacré, dansé devant Marie, étaient, n'en doutons pas, des gerbes du Quetzal offertes à la Vierge, protectrice du Guatemala ; rien n'avait changé pour ce peuple innocent que le but de ses adorations.

Un jeune écrivain, auquel nous devons une version élégante de Solis, M. Philippe de Toulza ¹, a dit à propos de l'ornithologie symbolique de ces contrées, quelques paroles qui s'appliquent à merveille à notre sujet, parce qu'elles rappellent un emblème religieux également adopté par les Mayas et par les Aztèques. « Chez ces peuples qui tenaient le « feu sacré allumé sur tous leurs Teocalis en l'honneur du soleil, venir « du soleil, c'était être un Dieu. En approcher après sa mort pour lui « faire cortège au milieu des fleurs, c'était le paradis qu'ils rêvaient. « Ils croyaient que les âmes des élus s'incorporaient dans des nuages « odoriférants, ou dans de merveilleux oiseaux au chant et au plumage « incomparables pour faire leur cour au soleil. »

Personne n'ignore plus aujourd'hui que le prophète civilisateur de ces vastes contrées, Quetzacohuatl, porte un nom symbolique dont la signification n'est pas douteuse, c'est le serpent sacré revêtu de plumes. Ce dieu de l'Olympe maya et mexicain régna sur ces régions comme simple législateur. Il apparaît chez l'un et l'autre peuple porteur des mêmes attributs, et ce n'est pas sans raison, non plus, qu'on a pu dire de lui qu'il domina l'âge d'or de l'Anahuac. Prophète issu d'une autre race, symbole jadis pacifique de toutes les vertus paisibles, il n'admettait dans les sacrifices que l'offrande des fleurs et des fruits, il ne voulut imposer aux mortels que la paix, et si l'oiseau charmant qui lui est consacré rappelle sa vie errante, il dit aussi la douceur ineffable de ses préceptes civilisateurs.

FERDINAND DENIS.

(Le second article à un prochain numéro.)

1. *Histoire de la conquête du Mexique*, par Antonio de Solis, secrétaire d'État sous Philippe IV, grand historiographe des Indes, nouvellement traduite et annotée d'après les travaux historiques et archéologiques les plus récents. Paris, 1868, 2 vol. in-12.